

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 88 (1943)
Heft: 7

Artikel: Sur l'attitude du chef de troupe
Autor: Quillet, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Prix du numéro : fr. 1.50.

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne

Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Sur l'attitude du chef de troupe

L'armée étant créée pour l'action, une armée qui pendant de nombreux mois, des années même, attend, ne manque pas de présenter un esprit spécial qui n'est pas celui qui l'animerait lors d'événements graves. Elle se replie sur elle-même, grossit les détails. Ainsi que le dit Maurois dans *Sentiments et coutumes*, « qui pense mais n'agit pas, engendre pestilence » ; l'armée, tout en employant le temps d'attente à son entraînement et au développement de ses forces, tend à perdre, peu à peu, l'idée de la grandeur de sa mission, que lui rendrait une subite action. En outre, cette force, au développement de laquelle chaque homme est appelé à participer, reste une notion vague, puisqu'aucun événement ne survient pouvant lui donner une occasion de mesure.

En effet, le facteur spirituel ou moral de chacun, qui, dans l'effroyable guerre moderne reste malgré tout le moteur d'une troupe, est difficile à évaluer, puisque le passage de l'état de

paix à l'état de guerre transforme la réaction de l'individu selon un tempérament qui lui est souvent inconnu à lui-même. « Les souffrances de la crainte, qui sont vives, sont d'autant plus vaines, que souvent l'image anticipée d'un malheur est plus affreuse que le malheur lui-même... L'accoutumance crée un corps nouveau qui ne réagit plus de la même façon. » (Maurois : *Sentiments et coutumes.*)

Il est donc inutile de s'imaginer, avec plus ou moins de pessimisme, notre attitude en cas d'un malheur futur, mais il est nécessaire de se préparer avec foi, chacun à sa place, pour le moment où, s'il faudra tout donner, la conscience de tous sera tranquille, puisque grâce à une préparation minutieuse, le prix de ce don sera plus élevé.

Quelle doit être l'attitude du chef de troupe, pendant cette longue préparation qui se fait dans une atmosphère subissant l'influence des moments ?

Si l'on compare une troupe au corps humain, en admettant que les hommes représentent le corps, donc la force, et le chef, la tête, donc l'esprit, la volonté et l'intelligence, l'entraînement physique du chef devra être tel, qu'en n'importe quelle circonstance la tête ne se dissocie pas du corps, par incapacité de suivre. Il n'est cependant pas nécessaire que l'entraînement physique du chef soit tel que celui d'aucun de ses hommes ne puisse lui être comparé, parce qu'à ce moment-là il y aurait dissociation contraire, le corps ne pouvant pas suivre la tête.

Cet état de fait amènerait encore inmanquablement, surtout chez les jeunes officiers, la tendance à se prendre soi-même plus au sérieux que sa mission et à montrer ses capacités en des exhibitions théâtrales plutôt qu'à les employer à améliorer celles des hommes. En outre, une telle spécialisation ferait oublier au commandant les autres domaines de son rôle, beaucoup plus importants. Un homme ne perdra pas le respect de son chef parce qu'il l'aura battu dans un cent mètres ; par contre lorsque ce même homme verra son chef s'adresser à un supé-

rieur pour régler le moindre incident survenu dans sa troupe, il perdra confiance en lui.

La forme physique ne peut pas être maintenue longtemps à son maximum et si des troupes ont accompli dans la guerre actuelle des exploits d'endurance extraordinaire c'est qu'elles vivaient dans un esprit que nous, spectateurs en paix, ne pouvons imaginer. Pour elles, c'était « l'épreuve » et nous ne devons pas comparer avec découragement les performances d'entraînement de nos troupes avec de tels exploits. La source d'énergie n'est pas la même.

Si donc, dans le domaine physique, le devoir pour un chef est d'améliorer sa forme et celle de sa troupe, il ne doit pas perdre de vue les plus faibles d'entre ses hommes, qui sont à entraîner encore davantage que les autres et cela non seulement physiquement, mais moralement. Car un homme réalisant qu'il a de la peine à suivre, sans qu'il en soit fautif, se décourage plus vite que ses camarades.

C'est là qu'on touche à l'influence morale du chef.

Vers l'idéal pour lequel le soldat est soldat, il y a des étapes ; le chef de troupe en est une.

Pour être le chef, il faut non seulement aimer commander, mais surtout aimer la troupe que l'on commande, l'aimer telle qu'elle est, c'est le seul chemin qui permette de s'en approcher et de la connaître. Ainsi, le chef peut remarquer dans l'ensemble les différences de caractère de chacun, intervenir auprès de celui dont, pour une raison ou pour une autre, le moral est bas, encourager celui qui a de la difficulté, activer le flemmard, déceler le fanfaron, en un mot donner de l'impulsion à l'effort de chacun et montrer par ses explications la direction et le but du travail de tous.

Cette attitude permettra au commandant de se sortir de lui-même, montrera aux hommes qu'il place sa mission au-dessus de sa personne et lui évitera le genre de celui qui, le jarret tendu, les reins cintrés, se promène avec un balancement étudié des épaules, tel un pontife qui n'épate que lui-même

et dont le langage affecté, aux termes techniques recherchés aux liaisons malencontreuses, donne une piètre idée d'intelligence.

Vouloir se montrer à la troupe autrement que l'on est, indique à celle-ci le peu de confiance que l'on a en sa propre personne et automatiquement les hommes partagent ce sentiment. C'est du reste, la seule chose qu'ils partagent avec de tels chefs.

Si dans la forme physique de l'individu, le moral intervient pour beaucoup, l'ambiance dans laquelle une troupe travaille et s'entraîne a une importance énorme. Cette ambiance, c'est le chef qui la crée ; par sa manière d'être dans les différents événements de la vie militaire, par la liberté qu'il donne à ses subordonnés pour affirmer leur confiance en eux, leur personnalité, par le respect qu'il a de chacun, par sa façon de punir en laissant au délinquant la faculté de s'expliquer, en lui montrant où est la faute, pourquoi la punition.

Sous certains chefs qui sans le vouloir, ont le don d'empoisonner la vie militaire, tout effort est pénible ; avec d'autres, une épreuve même très dure, passe comme lettre à la poste et donne à ceux qui l'on accomplie un sentiment de juste fierté. Car, ceux-ci ont su, dans l'esprit de chaque homme, allumer la flamme qui mettra en pleine lumière l'idéal de la mission du soldat de chez nous, de telle sorte qu'il avancera la tête haute sur le chemin qui y conduit sans arrêter sa pensée aux obstacles qu'il surmonte ; tandis qu'avec ceux-là, le soldat ira tête basse dans la nuit, en butant sur chaque pierre et ne comprenant pas le pourquoi des choses, ses efforts lui sembleront vains, son individu attaqué et son découragement lui rendra son avance impossible. Il y a donc lieu pour le chef d'envisager sa mission avec intelligence. Il doit non seulement l'employer pour faire l'analyse de la valeur de ses subordonnés, afin de pouvoir les employer au plus juste de leurs aptitudes, mais aussi pour classer les différents éléments du travail qui lui est propre : savoir ce qu'il doit faire lui-même

et ce qu'il doit faire faire à ses sous-ordres afin qu'aucune personnalité ne soit empêchée d'apparaître et que chacun à sa place acquière le sentiment de ses responsabilités ; comprendre ce que dit le règlement de service « la manière d'exécuter un travail, importe souvent plus que le travail lui-même » : savoir disposer sa troupe dans un problème donné, d'une manière simple et claire, compréhensible à tous et dans un langage direct, le dire sans chercher à épater personne.

Et puis, en définitive, l'intelligence lui sera indispensable pour juger avec impartialité le plus pénible de ses soldats, le plus difficile à connaître, c'est-à-dire lui-même. Il doit le faire en pensant à la mission pour laquelle il se prépare ; conduire des hommes au combat avec tout ce que cela comporte, quoi qu'il fasse, d'inconnu ; à ce moment, la connaissance de ses défauts et de ses lacunes ne sera pas un motif de découragement, car nul n'est parfait, mais il comprendra que plaire à ses supérieurs, paraître, s'adonner avec passion aux « papiers », tout ça tombera dans le domaine des détails et que l'essentiel de son métier de chef sera dans l'attitude qu'il aura devant sa troupe, dans cette situation de guerre décrite par un officier français « les ordres ne viennent plus et les hommes vous regardent ».

G. QUILLET,
Capitaine de cavalerie.
